

## Québec français



# Un retour désabusé ou *le Premier Jardin* d'Anne Hébert Anne Hébert, *Le Premier Jardin*. Paris. Seuil. 1988. 188 p.

Maurice Émond

Numéro 71, octobre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45254ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Émond, M. (1988). Un retour désabusé ou *le Premier Jardin* d'Anne Hébert / Anne Hébert, *Le Premier Jardin*. Paris. Seuil. 1988. 188 p. *Québec français*, (71), 80–80.

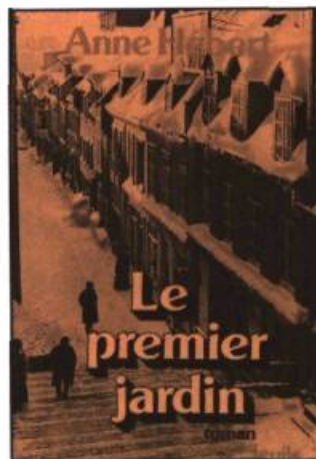
# LES PRIVILÈGES DE LA LECTURE

## Un retour désabusé ou le Premier Jardin d'Anne Hébert

Maurice Émond

Avec un tel titre, *le Premier Jardin*, le lecteur du dernier roman d'Anne Hébert pourrait s'attendre à l'évocation d'une idylle paradisiaque, à un retour à la perfection des commencements. Il est bien question d'un premier jardin en pleine forêt québécoise, celui du premier homme, Louis Hébert, et de la première femme, Marie Rollet. Mais Adam et Ève transplantés en terre nouvelle ne peuvent dormir à cause des moustiques, ne reconnaissent plus ni ciel ni terre et sont « comme des petits poissons dans une eau noire » (p. 77). C'est qu'il y a longtemps qu'Anne Hébert a quitté les « songes en équilibre » pour explorer l'univers des cauchemars. Son dernier roman ne fait pas exception, même si, à première vue, l'histoire n'a rien de bien terrifiant. Flora Fontanges, comédienne vieillissante, revient à Québec, ville de son enfance qu'elle a quittée à dix-huit ans, afin de revoir sa fille Maud et de jouer au théâtre d'été de l'Émérillon. Apprenant la fugue de sa fille, elle erre dans les rues de la ville à la recherche de son passé et de Maud qui réapparaîtra quelques semaines plus tard. Flora Fontanges, son contrat terminé, repartira à la fin de l'été vers Paris où l'attend un nouveau rôle.

Il n'est pas question, dans ce roman, de passions déchirantes, de viol, de meurtre ou de sorcellerie. Pourtant, ce roman est plus terrible en un sens que les précédents. De plus en plus, Anne Hébert livre, dans son essentiel dépouillement, l'extrême solitude de l'être, la dérisoire aventure humaine, l'absurdité de toute vie vouée au vieillissement et à la mort. Dès lors, sans illusion et sans espoir, ses personnages sont condamnés à une stérile comédie : jouer aux vivants tout en étant morts, répéter sans fin et avec l'énergie du désespoir des rôles empruntés, ne trouver un semblant de vie que dans ce jeu dérisoire qui n'arrive jamais à masquer le désespoir ni à éloigner la mort : sortes de marionnettes de l'absurde. N'est-ce pas justement le rôle de Winnie dans *Oh ! les beaux jours* de Samuel Beckett que joue Flora Fontanges comme s'il s'agissait d'une « cérémonie funèbre » ? Son charme et sa conviction profonde agissent sur les spectateurs, « dans leur dernier retranchement, là où ils peuvent se voir, dans un miroir, le temps d'un éclair, méconnaissables, soudain découverts, dérisoires et condamnés » (p. 187).



Qui est justement cette Flora Fontanges dénommée Pierrette Paul ou Marie Évanturel ? « Je m'appelle Phèdre, Célémène, Ophélie, Desdémone » (p. 171). Elle emprunte tous les noms et tous les rôles : ceux de Jeanne au bûcher, d'Hedda Gabler, d'Adrienne Lecouvreur, de Marie Tudor, de Yerma, de Mlle Julie... Cette orpheline recueillie par les religieuses de l'hospice Saint-Louis, puis adoptée par les Évanturel, ressemble à une Élisabeth d'Aulnières, tour à tour Madame Tassy et Madame Rolland, qui aurait vieilli d'une vingtaine d'années. Toutes deux, femmes de théâtre : « Éclater en dix, cent, mille fragments vivaces ; être dix, cent, mille personnes nouvelles et vivaces » (p. 64).

L'éclatement, l'éparpillement, telles sont bien à la fois la signification et la forme de ce roman. Nous sommes transportés de page en page, d'éclats en éclats, de micro-récit en micro-récit dans les méandres capricieux des souvenirs de Flora Fontanges qui arpente les

rues de Québec et de son passé. Tout le roman est écrit par bribes de mémoire éclatée. Chaque séquence en quelque sorte autosuffisante, page du passé ranimée un instant puis retombant dans le néant ; autant de rôles sur une scène infinie. Flora Fontanges joue intensément, revit la nuit du 14 décembre 1927 au cours de laquelle périrent dans le feu de l'orphelinat Saint-Louis trente-six petites filles, retrouve ses parents adoptifs, revoit sa fausse grand-mère maternelle qui ressemble étrangement à la belle-mère Tassy dans *Kamouraska*, ressuscite les figures cachées ou héroïques de femmes du passé, « souffre mille morts et mille plaisirs avec tout [son] corps et [toute] son âme » (p. 85). Petits récits d'une ou de quelques pages toujours d'une précision admirable. La narratrice ne saurait soustraire une seule ligne tant le discours est réduit à l'essentiel, sans le rituel « sentimental et dramatique, et les sanglots longs des violons » (p. 187) berçant les cœurs. Ce n'est pas du Verlaine que récite Flora Fontanges, mais du Beckett.

C'est peut-être là l'une des caractéristiques les plus frappantes de ce roman que de faire constamment référence à d'autres œuvres littéraires de façon explicite ou implicite. Ces jeux intertextuels, ces mimétismes littéraires redoublent la distanciation, multiplient les mises en abyme. Il n'y a pas que Flora Fontanges « dont la mémoire est étrange et la concerne plus ou moins tant la peur de se compromettre lui fait puiser dans les souvenirs des autres, pêle-mêle, avec les siens propres afin qu'ils soient méconnaissables » (p. 120). Anne Hébert fait écho à ses propres écrits comme à ceux d'une foule d'écrivains de Racine à Alain-Fournier en passant par Proust, Verlaine, Lewis Carroll, August Strindberg, Friedrich Schiller... Personnages réels et fictifs se croisent et s'entremêlent à ne plus distinguer la fiction de la réalité. Tout devient art de l'illusion mais, cette fois, sans la nécessaire séduction du lecteur. À lui de jouer le jeu littéraire à son tour, sans concession aucune, sachant que le feu de la lecture ou de l'écriture brûlera son être aussi sûrement que le feu à la fois réel et fictif de l'hospice Saint-Louis, le laissant à la fois dépossédé et désemparé, seul à recommencer son jardin, premier homme ou première femme d'un monde sans cesse à refaire.

\* *Le Premier Jardin*, Paris, Seuil, 1988, 188 p.